HAL open science

Les larmes de Scipion, la destruction des villes et la fin des empires dans l'antiquité : lectures antiques des catastrophes

Estelle Bertrand

▶ **To cite this version:**

Estelle Bertrand. Les larmes de Scipion, la destruction des villes et la fin des empires dans l'antiquité : lectures antiques des catastrophes. Atlantide - Cahiers de l'EA 4276 L'Antique, le Moderne, 2020, Récits et représentations d'apocalypses, 11, pp.22-38. hal-03996675

HAL Id: hal-03996675

https://nantes-universite.hal.science/hal-03996675

Submitted on 20 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

N° 11 | 2020

Récits et représentations d'apocalypses

sous la direction de
Paul-André Claudel & Frédéric Le Blay

http://atlantide.univ-nantes.fr
Université de Nantes

Atlantidε

Table des matières

- INTRODUCTION – FRÉDÉRIC LE BLAY 3

Origines et visages de l'imaginaire apocalyptique

- CHRISTINE DUMAS-REUNGOAT 9
  L'annonce de la fin du monde dans les Oracles Sibyllins

- ESTELLE BERTRAND 22
  Les larmes de Scipion, la destruction des villes et la fin des empires dans l'Antiquité : lectures antiques des catastrophes

- HA YOUN CHO & JEONG HOUN SON 39
  L'absence d'une vision de fin du monde et la perception de la catastrophe par les Coréens

- YUTAKA TAKAGI 53
  Sur la genèse des visions apocalyptiques de Gérard de Nerval

- ANA PETRACHE 69
  Le prophète Jonas, Terminator et Kant entrent dans un bar : sur le pouvoir des récits eschatologiques dans la théologie et dans la littérature de science-fiction

Fictions apocalyptiques d'aujourd'hui

- LIONEL OBADIA 84
  Quelle Apocalypse *dans le cas d'une* apocalypse zombie *? Généalogies et analogies du religieux dans la culture zombie*

- LAURENT VANNINI 96
  Les morts, le survivant et les vivants : tradition, transmission, trahison

- ANNICK PELLEGRIN 117
  Survie et survivance des valeurs dans Seuls *et* The Girl Who Owned A City

- CONCLUSION – PAUL-ANDRÉ CLAUDEL 133
  Les mots de la fin

LES LARMES DE SCIPION, LA DESTRUCTION DES VILLES ET LA FIN DES EMPIRES DANS L'ANTIQUITÉ : LECTURES ANTIQUES DES CATASTROPHES

Estelle Bertrand

Centre de recherche en archéologie, archéosciences, histoire (CReAAH, UMR 6566)
Le Mans Université

Résumé : Une tradition historiographique romaine rapporte que le vainqueur de Carthage en 146 av. J.-C., Scipion Emilien, fut pris de compassion devant la ville en flammes et que, faisant le rapprochement avec le destin de Troie, il s'inquiéta qu'un sort similaire pût frapper la ville de Rome alors florissante. Ce récit, dont l'origine remonte à l'historien grec Polybe, membre de l'expédition romaine conduite par Scipion Emilien, articulait le sac de la ville punique à une conception cyclique de l'histoire qui s'insinuait alors dans les milieux politiques et intellectuels romains. Encore rapportée textuellement au IIe s. ap.J.-C. par l'historien grec Appien d'Alexandrie, l'anecdote témoigne aussi de la permanence des mythes de destruction des villes dans les mémoires collectives, et de la symbolique de fin du monde qu'ils incarnaient. Le cas du sac de Rome par les Gaulois en 386 av.J.-C. en fut l'archétype, et il a fait l'objet d'une abondante bibliographie, récemment renouvelée par une étude plus globale des sacs de Rome dans l'Antiquité. Dans la lignée de ces études, on cherchera à confronter ces cas emblématiques dans l'histoire de l'Antiquité que sont les sacs, historiques ou métaphoriques, de Rome, Carthage, Corinthe, leur exploitation dans les milieux littéraires et/ou politiques et ce qu'ils révèlent des conceptions antiques de fin du monde.

Mots-clés : destruction de Carthage, sac de Rome, cycles de l'histoire, Polybe, Appien d'Alexandrie, fin du monde.

Abstract: *According to a Roman historiographical tradition, the victor of Carthage in 146 BCE, Scipio Emilian, felt compassion for the burning city and, drawing parallels with the fate of Troy, worried that a similar fate might befall the then flourishing city of Rome. The story, whose origin dates back to the Greek historian Polybius, a member of the Roman expedition led by Scipio Emilian, linked the sack of the Punic city to a cyclical conception of history that was then insinuating itself into Roman political and intellectual circles. Still reported verbatim in the 2nd century. CE by the Greek historian Appian of Alexandria, the anecdote also testifies to the permanence in collective memories of the myths of the destruction of cities and the symbolism of the end of the world that they embodied. The case of the sack of Rome by the Gauls in 386 B.C. was the archetypal case, and it has been the subject of an abundant bibliography, recently renewed by a more global study of the sacks of Rome in Antiquity. In line with these studies, we will seek to confront these emblematic cases in the history of antiquity that are the sacks, historical or metaphorical, of Rome, Carthage, Corinth, their exploitation in literary and/or political circles and what they reveal of ancient conceptions of the end of the world.*

Keywords: *destruction of Carthage, sack of Rome, historical cycles, Polybius, Appian of Alexandria, end of the world.*

Dans l'historiographie gréco-latine, la pensée de la dégénérescence des civilisations est omniprésente (Le Blay, 2015, p. 43). Dans l'exposé des évolutions des États et des cités, l'analogie biologique est récurrente, et constitue l'un des *topoi* les plus convenus de l'Antiquité. Mais le lecteur de Polybe sait que l'idée de déclin, imposé par une loi naturelle à tout État comme à tout être vivant, n'est pas la seule à exprimer l'idée de la mort inéluctable des civilisations : la chute peut aussi être brutale, liée à des catastrophes, qu'elles soient naturelles ou provoquées par la main de l'homme, guerres ou destructions[1]. Dans les sources antiques, le récit du sac des villes emblématiques, régulièrement associé à l'idée de chute, participe ainsi de la construction d'un imaginaire universel de la fin du monde. On sait quel traumatisme durable le sac de Rome par les Gaulois en 386 av. J.-C. a généré dans la mémoire des Romains, et quelle postérité son souvenir a laissé (Briquel, 2008 ; Roberto, 2015 ; Engerbeaud, 2017). Sans revenir sur les analyses qui en ont déjà été proposées, nous voudrions ici nous intéresser, dans cette perspective, à un épisode presque tout autant mémorable : la destruction de Carthage en 146 av. J.-C., qui constitue dans la mémoire collective des Romains un événement d'une portée considérable. Le sort définitif infligé à la cité punique aurait été à la mesure de la crainte qu'avaient éprouvée les élites romaines à l'idée de la renaissance de l'ennemi qu'elles avaient vaincu un demi-siècle auparavant (Harris, 1985, p. 266-267 ; Krings, 1989, p. 344). On trouve de cet épisode une multiplicité de sources littéraires, allant du simple récit factuel aux récits tragiques, qui s'échelonnent entre l'époque contemporaine des faits et la fin de l'Antiquité, témoignant de la prégnance du thème. Peu d'épisodes, en dehors des sacs de Rome elle-même, ont bénéficié d'une telle mémoire collective dans l'historiographie antique[2] ; la bibliographie, sur la réalité historique du sac aussi bien que sur son traitement littéraire, est déjà considérable, mais il ne semble pas inutile toutefois de s'intéresser à la manière dont l'épisode a été transmis, dont il s'est enrichi successivement dans la tradition historiographique pour participer, sous l'Empire, à une nouvelle lecture de la fin des Empires. La mise en perspective de ce cas particulier avec d'autres sacs emblématiques, comme ceux de Rome, nous paraît susceptible de révéler la manière dont ces récits s'articulent aux conceptions antiques de fin du monde.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

On sait qu'au terme d'une troisième confrontation entre les deux rivales méditerranéennes déclarée en 149 av. J.-C, et à la suite d'un siège de deux ans, Carthage fut prise et livrée aux flammes dans un gigantesque incendie qui dura dix jours. La population fut anéantie et une commission sénatoriale imposa la destruction totale de la ville et voua le sol –au moins le centre de l'agglomération, sur la colline de Byrsa– aux dieux infernaux, ce qui consacrait l'interdiction de reconstruire la ville[3]. Cet événement survint la même

[1] Polybe, 6.57.1-2 : « On sait, sans qu'il soit besoin d'insister, que tous les êtres sont voués au changement et au dépérissement. La nécessité qui règne dans la nature suffit pour nous en assurer. Ainsi tous les États, quels qu'ils soient, doivent périr et cela peut arriver de deux manières : par une agression venue de l'extérieur ou par le développement d'un mal inhérent à leur nature. »

[2] Dans les sources antiques, et la littérature juive, la prise de Jérusalem en 70 ap. J.-C. revêt le même impact : voir, sur ce thème, l'ouvrage collectif à paraître sous la direction de F. Chapot.

[3] Appien, *Lib.* 639.

année que la destruction intégrale de Corinthe, consécutive à la guerre d'Achaïe, sur ordre du sénat ou du consul L. Mummius, même si dans ce dernier cas, aucune *devotio* ne frappa le sol de la cité vaincue[4].

L'un comme l'autre site ne connurent aucune nouvelle ville pendant plus d'un siècle[5], jusqu'à la décision prise par César en 44 av. J.-C. de fonder des colonies consécutivement à des lois agraires[6]; dès lors, et suite à de nouvelles déductions coloniales à l'époque augustéenne et à l'époque flavienne[7], les deux villes connurent un nouvel épanouissement qui s'affirma au IIe siècle pour Carthage, et à l'époque sévérienne pour Corinthe[8].

Dans tous les cas cependant, l'exagération des destructions par les sources littéraires est avérée : aussi bien à Rome, qu'à Carthage ou Corinthe, l'archéologie nuance l'ampleur des destructions[9]. Ce ne sont évidemment pas tant les faits eux-mêmes qui ont marqué les esprits que la portée politique et symbolique de ces destructions. Dans le cas de la chute de Carthage, on sait, par l'historien Polybe (36.9), que de vifs débats avaient vu le jour en Grèce sur la légitimité de la guerre[10], une partie des Grecs accusant Rome

---

[4] Diodore, 32.fr. 29, évoque une destruction complète.

[5] À Carthage, l'épisode de la *colonia Iunonia Karthago* qui devait être fondée en vertu de la *lex Rubria* de 123/122 fut de courte durée : bien que le territoire eût été centurié, et que 6000 citoyens de Rome et d'Italie eussent fait le voyage, les opposants à C. Gracchus parvinrent à faire abolir la loi, arguant d'un présage défavorable, des loups ayant dispersé les bornes de la centuriation, et la colonie ne fut pas fondée : voir Appien, *BC* 1. 105-106 ; *Lib.* 644 ; Plutarque, *C. Gracchus* 11.2 ; Hurlet & Müller, 2017, p. 100. Il est avéré qu'une partie du site fut néanmoins occupée par un nombre indéterminé de citoyens restés sur place, sans pour autant qu'une ville régulièrement constituée ne vît le jour, ce qui dut contribuer à maintenir l'idée d'une cité restée en ruines : Hurlet & Müller, 2017, p. 101. De même à Corinthe, au début du Ier siècle av. J.-C., un embryon de ville semble s'être développé, occupé par une population hétéroclite pour partie latinophone, sans déduction coloniale cependant : Hurlet & Müller, 2017, p. 103.

[6] La décision de fonder une colonie à Carthage et à Corinthe est attribuée à César chez Strabon, 17.3.15 ; Plutarque, *Cés.* 57.5 ; Pausanias, II.2 .2 ; Appien, *Lib.* 136.646 ; Dion Cassius, 43.50.3-5. La *Colonia Iulia Carthago* fut fondée dans l'année 44, et s'inscrivit dans le cadre de la centuriation tracée par C. Gracchus en122, en laissant la colline de Byrsa exclue du lotissement ; celle-ci fut intégrée au plan d'urbanisme de la colonie augustéenne (Lassère, 1977, p. 204-205 et fig. 16). À Corinthe fut fondée la *Colonia Laus Iulia Corinthiensis*.

[7] C'est sans doute en 29 qu'eut lieu une nouvelle déduction coloniale à Carthage ; quant à Corinthe, c'est sous Vespasien qu'eut lieu la déduction d'une nouvelle colonie, *Colonia Iulia Flavia Augusta Corinthiensis* (voir Romano, 2000).

[8] La capitale de province connut sous les Sévères un important programme urbanistique attesté par la reconstruction et l'embellissement de la *stoa* des Agonothètes, impliquant un nouveau pavage mosaïqué dont l'iconographie révèle l'auto-célébration du rôle de la capitale provinciale dans les Jeux Isthmiques (Robinson, 2012).

[9] À Carthage, l'ampleur des destructions sur la citadelle punique (colline de Byrsa) est définitivement impossible à mesurer, la colline ayant fait l'objet d'un nivellement lors de l'aménagement du forum de la colonie augustéenne, mais sur les pentes de la colline de Byrsa, dans d'importants remblais liés à ces travaux, la mise au jour des murs d'immeubles de la Carthage punique, conservés en élévation sur une hauteur de deux à trois mètres, infirme l'hypothèse d'une éradication complète de toute trace d'occupation : Lancel, 1992, p. 170-172 ; et sur le mythe de la destruction totale de la ville, nuancée par l'archéologie : Lancel, *ibid.* p. 447-448. De même à Corinthe, il semble que seuls les bâtiments publics symboles de l'indépendance politique aient été détruits : murailles, *stoa* nord, un arsenal et le théâtre, le reste semblant épargné : Wiseman, 1979, p. 493-494 ; James, 2014, p. 23-25 ; Hurlet & Müller, 2017, p. 97. Sur l'amplification rhétorique des destructions dans les sources littéraires, voir Hurlet & Müller, 2017, p. 95-97 ; Chauvot, à paraître ; Chapot, à paraître. Une déformation similaire détermine les récits des destructions d'Athènes par Sylla en 85 et d'Ilion par Fimbria la même année : Assenmaker, 2013, en fait la démonstration.

[10] Voir à ce propos Ferrary, 1988, p. 327 sq.

d'impiété et de perfidie, d'autres trouvant la politique romaine nécessaire pour consolider l'empire et défendre l'hégémonie ; à Rome même, une vive opposition entre les partisans d'une guerre préventive, incarnée par le vénérable censeur Caton l'Ancien, et ceux, plus réticents, liant la cohésion romaine à la permanence du *metus punicus,* la peur d'un ennemi commun (Scipion Nasica), troublait les séances du sénat. Pour les détracteurs de la politique romaine, ce changement de politique allait même mener l'empire romain à sa ruine, comme l'avaient été celui des Athéniens ou des Spartiates auparavant. De fait, pour une partie de la tradition historiographique, grecque comme latine[11], et à sa suite, de l'historiographie moderne, la chute de Carthage constitue une date-clé dans la lecture des cycles historiques, celle qui occasionna la rupture de l'équilibre et le déchaînement des ambitions dans une Rome désormais sans rivale.

Le sac de Carthage s'inscrivait donc dans un contexte politique agité, animé par des querelles de propagande, au sein de la classe dirigeante romaine mais également en Orient, où les conquêtes se jouaient aussi sur le terrain de l'idéologie (Engerbeaud, 2017, p. 325-326) ; les récits du sac, et son souvenir, témoignent très nettement de la portée politique et symbolique de l'événement.

LES RÉCITS DU SAC

L'épisode de la ruine de Carthage est relaté par une multiplicité de sources, depuis l'époque contemporaine des faits, jusqu'à l'Antiquité tardive ; parmi ces sources, il faut signaler que nous disposons d'un récit livré par un témoin oculaire de l'événement, celui de l'historien grec Polybe, arrivé à Rome comme otage après la défaite de la Macédoine devant Rome en 168, et devenu suffisamment proche de l'aristocratie romaine pour accompagner le consul Scipion Émilien en Afrique. Ce récit, conservé sous une forme très lacunaire dans ce qu'il reste du livre 38, issu des *Excerpta* constantiniens, est répété ensuite dans deux ouvrages, l'un d'époque tardo-républicaine : Diodore, 32. fr.25 (*Exc. de Sent.* 383), l'autre d'époque antonine : Appien d'Alexandrie (*Le Livre Africain*, 132), qui tous deux font référence à Polybe et permettent de compléter son texte. Il n'est pas surprenant que la tradition littéraire de l'épisode se fonde explicitement sur Polybe : on sait que l'historien jouissait d'une excellente réputation sous l'Empire parce qu'il avait été témoin oculaire des événements[12] ; de fait les historiens postérieurs ne disposaient pas de source mieux informée que lui sur les sacs de Carthage et de Corinthe[13], et il n'est guère étonnant qu'il ait servi de référence à ces historiens qui cherchaient à donner de l'authenticité à un récit qui relevait aussi de l'exercice rhétorique[14], quelle qu'ait été la

[11] C'est notamment chez Salluste qu'on en trouve l'expression la plus nette : *Cat.* 10 ; *Jug.* 41 et *Hist.* 1.11-12.

[12] Dans *Ox. Pap.* 71., n°4808, p. 27, daté de la fin du Ier s. après ou du début du IIe, dans une liste d'historiens, l'auteur distingue la qualité du témoignage de Polybe, épris de vérité mais aussi homme de terrain ; de fait Polybe (29.12) proclame son souci de ne retenir que l'essentiel des événements et prétend se distinguer de ce point de vue des historiens dont les récits de siège, dont ceux de Corinthe et Carthage, sont gonflés de multiples détails.

[13] Plutarque cite lui aussi régulièrement Polybe pour les événements de ces années.

[14] Le récit de la prise d'une ville était devenu de longue date un exercice rhétorique codifié et déjà Polybe (2.56.7) s'insurgeait contre les artifices dont certains auteurs surchargeaient leurs récits : le *topos* a été analysé par Paul, 1982 ; voir aussi Barrandon, 2018, p. 30-63 ; Chauvot, à paraître ; Chapot, à paraître.

manière dont ils utilisaient son texte, soit directement soit par l'intermédiaire d'un abréviateur comme peut-être Rutilius Rufus, historien du début du Ier s. av. J.-C. (soit les deux)[15]. Mais il est intéressant de souligner que la valeur du témoignage de Polybe confère au récit sa prégnance, son authenticité et sa valeur universelle.

Nous ne reviendrons pas ici sur la totalité du récit, mais sur la réaction de l'*imperator* Scipion Emilien devant la ville en flammes, et sur la manière dont les auteurs l'analysent. Les trois textes, complémentaires, offrent des versions globalement similaires qui comportent toutefois des variantes. On peut les résumer comme suit : selon Polybe, devant Carthage en flammes, l'*imperator* éprouve une vive émotion et prend à témoin l'historien lui-même pour lui faire part de sa crainte qu'un sort semblable touche sa propre cité ; l'historien analyse cette réflexion de *l'imperator* comme le signe d'un grand homme, capable de prendre conscience de l'instabilité de la Fortune au regard du malheur des autres[16] ; dans cette analyse, on retrouve une des qualités premières de l'homme d'État que Polybe avait également reconnue au père de Scipion, Paul Émile, au moment de la défaite du roi de Macédoine Persée en 168[17]; la réaction du fils illustre ici le principe général énoncé par le père, et l'épisode sert chez Polybe d'*exemplum* de sa philosophie politique.

Dans les deux sources postérieures qui citent toutes deux l'historien Polybe, l'idée générale de la versatilité de la Fortune est conservée, mais deux ornements supplémentaires viennent donner une dimension tragique à l'épisode : chez Diodore et Appien[18],

---

[15] La connaissance directe de Polybe par Appien est très discutée : voir Krings, 1989, p. 340-341.

[16] Polybe, 38.21.1-3 : καὶ ἐπιστρέψας ἐξ αὐτῆς καὶ λαβόμενός μου τῆς δεξιᾶς
ὦ Πολύβιε, ἔφη καλὸν μέν, ἀλλ' οὐκ οἶδ' ὅπως ἐγὼ δέδια καὶ προορῶμαι μή ποτέ τις ἄλλος τοῦτο τὸ παράγγελμα δώσει περὶ τῆς ἡμετέρας πατρίδος· ταύτης δὲ (δύναμιν) πραγματικωτέραν καὶ νουνεχεστέραν οὐ ῥᾴδιον εἰπεῖν· τὸ γὰρ (ἐν) τοῖς μεγίστοις κατορθώμασι καὶ ταῖς τῶν ἐχθρῶν συμφοραῖς ἔννοιαν λαμβάνειν τῶν
οἰκείων πραγμάτων καὶ τῆς ἐναντίας περιστάσεως καὶ καθόλου πρόχειρον ἔχειν ἐν ταῖς ἐπιτυχίαις τὴν τῆς τύχης ἐπισφάλειαν ἀνδρός ἐστι μεγάλου καὶ τελείου καὶ συλλήβδην ἀξίου μνήμης. « Scipion se retourna alors vers moi et dit, en me saisissant la main : « C'est un beau jour, Polybe, mais j'éprouve, je ne sais pourquoi, quelque inquiétude et j'appréhende le moment à venir où un autre pourrait nous adresser pareil avertissement au sujet de notre propre patrie. » Il serait difficile de faire une réflexion plus digne d'un homme d'État et plus profonde que celle-là. Être capable, à l'heure du plus grand triomphe, quand l'ennemi est au fond du malheur, de réfléchir à sa propre situation et à la possibilité d'un renversement du sort, de ne pas oublier, dans le succès, que la Fortune est changeante, voilà le fait d'un grand homme, qui atteint à la perfection ; d'un homme, en un mot, qui mérite de ne pas être oublié… » (trad. D. Roussel, Gallimard, 2003).

[17] Polybe, 29.20.2 : Paul Émile s'adresse à son conseil en latin : « C'était surtout, leur dit-il, dans les moments où l'on remportait des succès dans la vie privée ou publique qu'on devait songer à la Fortune contraire ».

[18] Diodore, 32. fr.25 (*Exc. de Sent.* 383) : Ὅτι τῆς Καρχηδόνος ἐμπρησθείσης καὶ τῆς φλογὸς ἅπασαν τὴν πόλιν καταπληκτικῶς λυμαινομένης, ὁ Σκιπίων ἀπροσποιήτως ἐδάκρυεν. ἐρωτηθεὶς δὲ ὑπὸ τοῦ Πολυβίου τοῦ ἐπιστάτου τίνος ἕνεκα τοῦτο πάσχει εἶπε, Διότι τῆς κατὰ τὴν τύχην μεταβολῆς ἔννοιαν λαμβάνω· ἔσεσθαι γὰρ ἴσως ποτέ τινα καιρὸν ἐν ᾧ τὸ παραπλήσιον πάθος ὑπάρξει κατὰ τὴν Ῥώμην· καὶ τούτους τοὺς στίχους παρὰ τοῦ ποιητοῦ προηνέγκατο,
ἔσσεται ἦμαρ ὅταν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ
καὶ Πρίαμος καὶ λαός.
« Alors que Carthage avait été incendiée et que les flammes causaient à la ville des dommages impressionnants, Scipion versait des larmes qui n'étaient pas feintes. Interrogé par Polybe, son gouverneur, qui voulait savoir pourquoi il éprouvait ces sentiments, il répondit : « C'est parce que je prends conscience du caractère

l'émotion de Scipion se traduit par des larmes, plus ou moins abondantes, et elle est accompagnée d'une citation extraite de l'*Iliade*, qui, en insérant les paroles prononcées par Agamemnon devant son frère blessé ou Hector redoutant le sort qui attend son épouse Andromaque, établit un parallèle entre la chute de Carthage et la chute de Troie, épisode devenu objet de littérature, avec la composition de l'opuscule consacré à la prise de Troie intitulé *Iliou persis*, et érigé au rang de référence universelle autant dans l'iconographie que dans la littérature grecque et latine[19].

---

changeant de la Fortune. Il se produira sans doute un jour quelques circonstances à l'occasion desquelles pareil désastre concernera Rome ». Et il cita à l'appui ces vers tirés du Poète :
« Il y aura un jour où périra la sainte Ilion,
et aussi Priam et son peuple… » ; Appien, *Lib.* 132.628 : ὁ δὲ Σκιπίων, πόλιν ὁρῶν ἑπτακοσίοις ἔτεσιν ἀνθήσασαν ἀπὸ τοῦ συνοικισμοῦ καὶ γῆς τοσῆσδε καὶ νήσων καὶ θαλάςσης ἐπάρξασαν ὅπλων τε καὶ νεῶν καὶ ἐλεφάντων καὶ χρημάτων εὐπορήσασαν ἴσα ταῖς ἀρχαῖς ταῖς μεγίσταις,τόλμῃ δὲ καὶ προθυμίᾳ πολὺ διασχοῦσαν, ἥ γε καὶ ναῦς καὶ ὅπλα πάντα περιῃρημένη τρισὶν ὅμως ἔτεσιν ἀντέσχε πολέμῳ τοσῷδε καὶ λιμῷ, τότε ἄρδην τελευτῶσαν ἐς πανωλεθρίαν ἐσχάτην, λέγεται μὲν δακρῦσαι καὶ φανερὸς γενέσθαι κλαίων ὑπὲρ πολεμίων, ἐπὶ πολὺ δ' ἔννους ἐφ' ἑαυτοῦ γενόμενός τε καὶ συνιδών, ὅτι καὶ πόλεις καὶ ἔθνη καὶ ἀρχὰς ἁπάσας δεῖ μεταβαλεῖν ὥσπερ ἀνθρώπους δαίμονα καὶ τοῦτ' ἔπαθε μὲν Ἴλιον, εὐτυχής ποτε πόλις, ἔπαθε δὲ ἡ Ἀσσυρίων καὶ Μήδων καὶ Περσῶν ἐπ' ἐκείνοις ἀρχὴ μεγίστη γενομένη καὶ ἡ μάλιστα ἔναγχος ἐκλάμψασα, ἡ Μακεδόνων, εἰπεῖν, ἐς Πολύβιον τὸν λογοποιὸν ἀποβλέψαντα, εἴτε ἑκών, εἴτε προφυγόντος αὐτὸν τοῦδε τοῦ ἔπους· "ἔσσεται ἦμαρ, ὅταν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐυμμελίω Πριάμοιο." Πολυβίου δ' αὐτὸν ἐρομένου σὺν παρρησίᾳ (καὶ γὰρ ἦν αὐτοῦ καὶ διδάσκαλος), ὅ τι βούλοιτο ὁ λόγος, φασὶν οὐ φυλαξάμενον ὀνομάσαι τὴν πατρίδα σαφῶς, ὑπὲρ ἧς ἄρα, ἐς τἀνθρώπεια ἀφορῶν, ἐδεδίει.
καὶ τάδε μὲν Πολύβιος αὐτὸς ἀκούσας συγγράφει·
« Scipion voyait une ville qui, florissante durant sept siècles à dater de sa fondation avait étendu son pouvoir sur tant de terres, de mers et d'îles, qui avait possédé autant de navires, d'éléphants et d'argent que les plus grands empires, mais les avait dépassés de beaucoup par son audace et son ardeur, elle qui, même dépouillée de tous ses navires et de tout son armement, n'en avait pas moins soutenu, trois années durant, une guerre d'une telle ampleur et une famine si sévère : une ville dont la destinée s'achevait définitivement par un désastre complet. Alors, dit-on, Scipion fondit en larmes, laissant voir qu'il pleurait sur l'ennemi. 629. Puis il médita longuement en lui-même, ayant pris conscience qu'il *faut* qu'une puissance divine fasse traverser aux cités (*poleis*), aux peuples (*ethnè*) et aux royaumes (*archai*), tous autant qu'ils sont, des mutations comparables à celles que connaissent les simples particuliers, et que tel fut le sort d'Ilion, ville jadis fortunée, tel aussi celui des Assyriens, des Mèdes et des Perses qui, après ceux-ci, furent une très grande puissance et tel celui des Macédoniens dont l'empire avait brillé naguère du plus vif éclat. Tournant les yeux vers l'historien Polybe, il dit, soit à dessein soit que ces vers lui eussent échappé :
« Un jour viendra où la sainte Ilion aura vécu,
et Priam, et les guerriers de Priam à la bonne lance de frêne ». [*Il.* VI. 448-449]
630. Et comme Polybe l'interrogeait sans ambages, puisqu'il était aussi son maître, sur le sens de ses paroles, on dit qu'il ne se retint pas de prononcer clairement le nom de sa patrie pour laquelle, eu égard aux vicissitudes de la condition humaine, il éprouvait sans doute des craintes. 133. 631 Voilà ce qu'écrit Polybe, qui entendit personnellement ces paroles. »

[19] La documentation, littéraire comme iconographique, atteste que le sac de Troie s'était imposé, dans l'imaginaire romain, comme l'archétype de la prise des villes et des atrocités auxquelles elle donnait lieu : sur ce thème, voir Paul, 1982, spéc. p. 147-149. Barrandon, 2018, p. 32-33 ; à l'époque augustéenne (probablement pas avant : Petrain, 2014, p. 19-20, ne retient pas l'hypothèse selon laquelle ces tablettes auraient pu servir dès la fin de la République à l'éducation des jeunes enfants de l'aristocratie romaine), les *Tabulae Iliacae*, ces tableaux miniatures assez répandus, offrent une saisissante mise en images du poème homérique et, au motif habituellement répandus de la fuite d'Enée, préfèrent celui du siège et de la destruction de la ville (visible notamment sur la *Tabula Capitolina* I.A) : pour une étude générale de ces documents, voir les synthèses récentes de Squire, 2011 ; Petrain, 2014.

Qu'il s'agît là d'ajouts littéraires ou que ces éléments aient figuré dans le texte de Polybe mais n'aient pas été retenus par les excerpteurs byzantins qui ont transmis son texte est difficile à établir. Le thème des larmes du vainqueur à la vue de l'ennemi terrassé est un lieu commun littéraire dont l'origine remonte à l'*Iliade*[20], et qui est présent ailleurs chez Polybe, ce qui laisse penser qu'il a pu l'évoquer pour Scipion également[21]. De même l'*Iliade* est une référence universelle de la littérature grecque, et on ne peut exclure que la citation du poème homérique ait déjà figuré dans le texte de Polybe, d'autant que d'autres références aux poèmes homériques figurent dans les *Histoires* et que la problématique des origines troyennes de Rome, revendiquées par l'aristocratie romaine et les conquérants de l'orient grec dans le premier quart du IIe s. av. J.-C., était particulièrement présente chez les historiens et philosophes grecs d'époque hellénistique (Ferrary, 1988, p. 223-226). Ce qui est sûr en revanche, c'est que la version d'Appien, sans doute formé par les meilleurs rhéteurs d'Alexandrie, fait de l'épisode un morceau d'anthologie bien différent de l'original, particulièrement soigné et cohérent avec la dimension tragique de tout le *Livre Africain*[22] : l'historien alexandrin compose ici, à partir de la citation de Polybe, un texte dans lequel, au final, l'émotion et les larmes de Scipion servent moins la construction de l'idéal de l'homme politique, comme chez Polybe, que la coloration tragique d'un épisode dont le récit est renouvelé par son articulation au *topos* de la succession des empires. L'épisode est en effet précédé d'une réflexion plus générale sur la succession des empires, et Appien fait de Carthage le cinquième empire à disparaître après ceux de Troie, des Assyriens, des Perses et des Macédoniens, selon un schéma encore inédit[23].

De fait, en dépit de l'état très lacunaire dans lequel les sources parallèles nous sont parvenues, la comparaison avec le traitement de l'épisode permet d'apprécier la richesse et l'originalité du texte d'Appien. Ni Polybe, qui connaissait cette théorie de la succession des empires[24], ni Diodore, qui la connaissait aussi[25], n'y font allusion au moment de la chute de Carthage ; certes ces deux textes sont lacunaires, et l'on pourrait objecter que la partie a pu ne pas être conservée, mais cette coïncidence est suspecte et nous incite à po-

---

[20] *Il.* XXIV.507-512. Ce *topos*, qui se décline en trois situations-types (Hostein, 2006, p. 215-216 : les larmes du vainqueur devant l'ennemi à terre ; les larmes de l'*imperator* devant la cité déchue ; les larmes des plaignants aux tribunaux) s'impose également dans la littérature postérieure : voir Camille devant Véies (Plutarque, *Cam.* 5.7) ou Marcellus pleurant en 212 sur le sac à venir de Syracuse (Tite Live, 25.24.11 ; Plutarque, *Marc.* 19.1-2) ; et, sur la tradition littéraire des larmes des puissants, Ambaglio 1985 ; Hostein, 2006, et Huet, 2012.

[21] C'est l'idée généralement admise : Hostein, 2006, p. 216. De fait, Polybe mentionne les larmes d'Antiochos II à la vue de son ennemi captif : Polybe, 8.20.9, incluant là aussi une réflexion sur la difficulté à éviter les coups du sort. Guelfucci, 2009, p. 421, souligne avec raison cette référence.

[22] Comme l'a souligné P. Goukowsky dans l'édition aux Belles-Lettres (Goukowsky, 2002, Notice p. XIX-XXIII). On notera que la dimension tragique est accentuée par l'intervention, au style direct (contre un résumé au style indirect chez Polybe) de la femme d'Hasdrubal apostrophant son mari avant de s'immoler par le feu avec ses enfants (131.626-627).

[23] L'originalité d'Appien a été soulignée par Mazza, 1996, p. 323.

[24] Voir 1.2 : Perses, Lacédémoniens, Macédoniens, et désormais Rome ; 29.21 : Perses, Macédoniens : avec référence à l'ouvrage de Démétrios de Phalère, *Sur la Fortune* ; 38.2-3 : le passage évoque plus précisément les revers des cités grecques, qui ont connu après une grande puissance la défaite.

[25] Dans le livre 2 de la *Bibliothèque historique* (1-34), Diodore place l'histoire de l'Asie dans la continuité des empires Assyrien, Mède et Perse, avec référence à la théorie des empires développée par Ctésias de Cnide dans les *Persica*.

ser comme hypothèse qu'il s'agit d'un ajout d'Appien, d'autant, comme nous le verrons, que cet ajout est cohérent avec le schéma structurel exposé dans sa préface[26]. Rien de tel non plus dans les sources qui évoquent plus rapidement le sac : chez Tite-Live, même s'il faut garder une grande prudence au vu de l'état du résumé du livre 51, seul l'incendie est mentionné, et il ne s'agit pas d'amplifier la destruction de la ville mais d'évoquer le suicide par le feu de la femme du chef carthaginois Hasdrubal, et le vainqueur, loin d'éprouver une quelconque émotion, célèbre avec faste sa victoire[27]. De même chez Cassius Dion, historien de l'époque sévérienne, nulle trace d'une quelconque allusion à l'effondrement des empires dans le texte, lui aussi transmis par les abréviateurs byzantins pour ces événements[28] .

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est donc pas la dépendance (ou non) de l'historiographie tardo-républicaine ou impériale à l'égard de l'historien Polybe, ce n'est pas non plus la coloration tragique de l'épisode, indice de la technique narrative des auteurs imprégnés de rhétorique, ce sont plutôt les réécritures successives du sac de Carthage qui traduisent l'évolution des conceptions de fin du monde et, plus encore, la manière dont le *topos* de la fin des empires détermine l'écriture et la philosophie de l'histoire.

---

[26] C'est également l'avis de Mazza,1996, *ibid.*

[27] Tite Live, *Per.* 51 : *Carthago, in circuitum XXIII milia patens, magno labore obsessa et per partes capta est; primum a Mancino legato, deinde a Scipione cos-, cui extra sortem Africa prouincia data erat. Carthaginienses portu nouo, quia uetus obstructus a Scipione erat, facto et contracta clam exiguo tempore ampla classe infeliciter nauali proelio pugnauerunt. Hasdrubalis quoque, ducis eorum, castra ad Nepherim oppidum loco difficili sita cum exercitu deleta sunt a Scipione, qui tandem expugnauit septingentesimo anno quam erat condita. Spoliorum maior pars Siculis, quibus ablata erant, reddita. Vltimo urbis excidio cum se Hasdrubal Scipioni dedisset, uxor eius, quae paucis ante diebus de marito impetrare non potuerat ut ad uictorem transfugerent, in medium se* ***flagrantis urbis incendium*** *cum duobus liberis ex arce praecipitauit.* ***Scipio exemplo patris sui, Aemili Pauli, qui Macedoniam uicerat, ludos fecit transfugasque ac fugitiuos bestiis obiecit.*** *Belli Achaici semina referuntur haec, quod legati Romani ab Achaeis pulsati sint Corinthi, missi ut eas ciuitates, quae sub dicione Philippi fuerant, ab Achaico concilio secernerent.*

[28] On rappellera que chez Diodore, le fragment 25 qui relate l'épisode est issu du recueil *De Sententiis*, 383 ; dans ce recueil, aucune sentence n'est extraite de la 3e décade de Dion qui concerne ces événements. Nulle trace non plus d'une semblable analyse dans le résumé de Zonaras, qui souligne sobrement le sort similaire des deux cités (Zon. 9.31.8 : Ἡ μὲν οὖν Καρχηδὼν ἥ τε Κόρινθος αἱ ἀρχαῖαι ἐκεῖναι τοῦτο τέλος ἅμα ἔσχον, χρόνῳ δὲ πολλῷ ὕστερον ἀποικίαν Ῥωμαίων λαβοῦσαι ἤνθησαν αὖθις καὶ εἰς τὴν παλαιὰν ἐπανῆλθον κατάστασιν.), comme c'est le cas plus loin dans le récit, au moement de la décision césarienne de fonder des colonies sur les deux territoires : 43.50.3-4 : τούτοις τε οὖν ἐσεμνύνετο, καὶ ὅτι καὶ τὴν Καρχηδόνα τήν τε Κόρινθον ἀνέστησεν. πολλὰς μὲν γὰρ καὶ ἄλλας ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἔξω πόλεις τὰς μὲν ἀνῳκοδόμησε, τὰς δὲ καὶ ἐκ καινῆς κατεστήσατο· ἀλλὰ τοῦτο μὲν καὶ ἄλλοις τισὶν ἐπέπρακτο, τὴν δὲ δὴ Κόρινθον τήν τε Καρχηδόνα, **πόλεις** ἀρχαίας λαμπρὰς ἐπισήμους ἀπολωλυίας, ᾗ μὲν ἀποικίας Ῥωμαίων ἐνόμισεν, ἀπῴκισεν, ᾗ δὲ τοῖς ἀρχαίοις ὀνόμασιν ἐτίμησεν, ἀπέδωκεν τῇ μνήμῃ τῶν ἐνοικησάντων ποτὲ αὐτάς, μηδὲν διὰ τὴν ἐκείνων ἔχθραν τοῖς χωρίοις τοῖς μηδέν σφας ἀδικήσασι μνησικακήσας. **καὶ αἱ μέν, ὥσπερ ἅμα πρότερον καθῃρέθησαν, οὕτω καὶ τότε ἅμα ἀνεβιώσκοντο καὶ ἔμελλον καὶ αὖθις ἀνθήσειν·**

SACS DES VILLES, MODÈLES HISTORIOGRAPHIQUES ET CONCEPTIONS DE FIN DES EMPIRES

La théorie de la succession des empires trouve sa première expression littéraire chez l'historien Hérodote, au Ve siècle, et elle connaît un parallèle dans la littérature biblique, peut-être influencée par l'historiographie grecque[29] : dans le livre de Daniel, écrit probablement dans le deuxième quart du IIe s. av. J.-C., en lien avec la révolte des Macchabées, le prophète voit sortir des eaux quatre bêtes qui symbolisent les empires qui ont successivement opprimé les Juifs (Assyriens/Babyloniens ; Mèdes, Perses et Macédoniens). Il faut mentionner également, depuis au moins les conquêtes orientales des Romains à partir du début du IIe s., la caisse de résonance que constituait pour ce thème toute la littérature prophétique[30] et apocalyptique ressortissant à une propagande anti-romaine particulièrement virulente, et dont les traces, très fragmentaires, en ont notamment été conservées par l'affranchi de l'empereur Hadrien Phlégon de Tralles, dans le récit de la prophétie de Bouplagos, au lendemain de la victoire romaine sur le monarque syrien Antiochos III aux Thermopyles[31]. L'argument est encore exploité dans la propagande anti-romaine développée lors des guerres contre le roi du Pont Mithridate VI, notamment par l'historien du roi Métrodore de Scepsis, et le *topos* est clairement anti-romain dans la littérature apocalyptique du Ier siècle de l'Empire, d'origine juive, où Rome devient la quatrième bête à la place du royaume macédonien[32].

Cette théorie se diffuse dans le monde romain peut-être dès le milieu du IIe s. av. J.-C., si l'on admet que l'évocation qu'en fait Polybe aux livres 1 et 29 ait pu pénétrer dans les cercles dirigeants romains dont il était proche, mais les attestations littéraires se trouvent principalement dans l'historiographie grecque de Rome de la fin de la République et du début de l'Empire, qui place ainsi Rome dans la lignée des grands empires orientaux[33]. La date d'apparition de cette théorie dans la littérature latine est plus difficile à établir : elle est avérée au plus tard à l'époque de l'empereur Tibère, voire dans les décennies qui précèdent, puisqu'une glose de l'historien Velleius Paterculus insère une citation d'un certain Aemilius Sura, autrement inconnu, auteur du *De annis populi Romani*, une chronographie d'époque républicaine, dans laquelle figurait la succession des empires[34].

---

[29] C'est ce qu'a démontré A. Momigliano, dans son article de 1980 ; sur cette interprétation, et les débats qu'elle a suscités, voir Niskanen, 2004, spéc. p. 31.

[30] C'est particulièrement le cas des oracles sybillins, notamment le IVe, d'époque hellénistique : Mendels, 1981, p. 336-337 (avec références).

[31] Il s'agit d'un texte composite issu d'Antisthène de Rhodes et annonçant la fin de Rome en cas de poursuite de la conquête en Orient (voir sur ce point Gabba, 1974 ; Ferrary, 1988, p. 238-240).

[32] Sur cette littérature, voir Delcor, 1988 ; Ferrary, 1988, *ibid* ; Briquel, 1995.

[33] Diodore de Sicile, 2.1-34, inspiré par la théorie développée par Ctésias de Cnide ; Denys d'Halicarnasse, au début du Principat d'Auguste, attribuait également à Rome la cinquième place après les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Macédoniens, excluant que l'on puisse comparer à ces précédents empires les puissances grecques, dont les conquêtes étaient limitées dans l'espace et le temps : sa conception, inspirée du livre 1 de Polybe fait nettement écho à l'idéologie de l'hégémonie romaine (voir Fromentin, 1998, note ad loc.)

[34] Velleius Paterculus, 1.6.6 : *Aemilius Sura de annis populi Romani : Assyrii principes omnium gentium rerum potiti sunt, deinde Medi, postea Persae, deinde Macedones ; exinde duobus regibus Philippo et Antiocho, qui a Macedonibus oriundi erant, haud multo post Carthaginem subactam deuictis summa imperii ad populum Romanum peruenit. Iter hoc tempus et initium regis Nini Assyriorum, qui princpes rerum potitus est, intersunt anni MDCCCCXCV.* Plusieurs chronologies ont été proposées pour dater l'apparition de ce thème en contexte romain : milieu IIe s. av. J.-C., moment de la conquête orientale de Rome (Swain, 1940) ; 2e moitié du Ier s. av. J.-C. (Mendels, 1981) ;

Dans la littérature gréco-romaine du Ier s. av. J.-C. et d'époque impériale[35], et dans la littérature apocalyptique d'époque impériale hostile aux Romains, le *topos* s'impose et Rome devient le 4e/5e empire, celui qui succède aux Macédoniens ; la série canonique de l'époque tardo-républicaine et impériale, Assyriens, Mèdes, Perses, Macédoniens, connaît toutefois un certain nombre de variantes, avec l'intercalation selon les cas de Sparte, et d'Athènes, comme chez Diodore (1) ou Appien (*praef.*), mais c'est dans le récit du sac de Carthage par Appien que l'on trouve la série la plus riche, commençant par Troie et intercalant Carthage avant Rome[36]. Cette réécriture du *topos* par Appien, l'une des plus originales de la littérature gréco-romaine, si l'on admet, comme nous le soutenons, qu'elle ne figurait pas dans le texte de Polybe, n'est pas sans révéler une évolution significative non seulement de la manière d'écrire l'histoire, mais aussi de penser l'idée commune de dégénérescence et de déclin à l'époque antonine.

La place de l'épisode dans la structure des différents ouvrages permet de ce point de vue d'éclairer l'analyse des auteurs. Chez Polybe, la chute de Carthage (au livre 38) et la destruction de Corinthe (au livre 39) constituent le terme des *Histoires*, le livre 40 étant composé de tableaux chronologiques récapitulatifs dont il n'est rien parvenu ; il est bien connu que le projet de l'historien était de soumettre au lecteur les événements ayant conduit Rome à l'hégémonie méditerranéenne, pour lui permettre de réfléchir aux raisons – politiques selon lui- de la toute-puissance romaine, mais la décision de poursuivre jusqu'au terme de 146, comme Polybe le précise dès le livre 3 (4.1-8) mais aussi dans l'épilogue de l'œuvre au livre 39 (8 .6), pouvait inviter aussi à réfléchir sur les risques, pour l'hégémonie romaine, d'un impérialisme brutal[37]. L'épisode de la ruine de Carthage n'est pas explicitement rapproché de la théorie du déclin des empires, même s'il est évident qu'une telle conception imprègne le projet de l'historien,

Chez Diodore, le livre 32 est fragmentaire mais on peut constater qu'il donne davantage d'importance à la ruine de Corinthe qu'à celle de Carthage : dans le « prologue » du livre, la destruction de Corinthe ouvre la série des événements qui illustrent le durcissement de la politique romaine pour conserver l'empire par la force et la terreur, avec une inversion de l'ordre chronologique puisque l'épisode est mentionné avant même la défaite de la Macédoine, puis Carthage et enfin Numance en Celtibérie ; dans l'œuvre de Diodore, la chute de Carthage est pour ainsi dire déconnectée de la théorie de fin des empires et réduite, pour son récit, en quelque sorte à un pastiche de Polybe.

La conception d'Appien semble sensiblement différente de ses prédécesseurs : il axe clairement son προοίμιον sur l'empire de Rome et il débute par un état des lieux des territoires dominés par Rome, puis propose, comme Polybe, une comparaison avec les pré-

---

2e quart du Ier s. av. J.-C., en lien avec la conquête de l'orient méditerranéen et plus particulièrement avec l'agitation intellectuelle et érudite de l'époque de Varron et les conquêtes orientales de Pompée (Mazza,1996, spéc. p. 329).

[35] Trogue Pompée ; Aelius Aristide, *Panath.* 234 ; Appien, *praef.* Voir inventaire dans Mendels, 1940, p. 334 n. 16.

[36] On ne trouve cette nouvelle périodisation que dans la relecture par Orose du songe de Daniel, qui impose une nouvelle série hiérarchisée, avec deux empires principaux, Babylone et Rome, et deux empires intermédiaires, la Macédoine et Carthage (2.1.5).

[37] Ferrary, 2003, a fait justice de l'hypothèse d'une édition posthume de l'œuvre que Polybe n'aurait cessé d'amender jusqu'à la fin de sa vie, vers 120 av., et exclut donc l'hypothèse d'une date basse pour la rédaction du livre 3 ; d'après lui, la décision de prolonger son Histoire serait liée à l'actualité des années 148-146, point sur lequel nous le suivons.

cédents empires, Grecs, Asiatique, Macédonien (8.29-10.42). L'empire carthaginois n'y est pas mentionné en tant que tel, mais la chute de Carthage occupe une place significative dans la structure de l'œuvre telle qu'elle est exposée à partir du chapitre 12 : l'auteur y explique comment il a organisé la matière par aires géographiques et précise qu'il a rassemblé les événements relatifs aux relations entre Carthage et Rome jusqu'à la chute de Carthage, et il ajoute : jusqu'à sa reconstruction par les Romains ; enfin, le plan de l'œuvre est annoncé, faisant apparaître une structuration par conflits militaires et par aires géographiques (13.49-52). Conformément au plan annoncé de l'ouvrage, dans *le Livre Africain*, le chapitre 136 conclut le livre en forme d'épilogue en rappelant le destin ultérieur du territoire de Carthage, comme le prologue l'avait annoncé : la tentative avortée de lotir le territoire sous les Gracques, puis la fondation d'une colonie projetée par César et accomplie par son fils Auguste ; la conclusion est sans appel et confirme la chute de l'empire carthaginois : 132. 648 : « Rome occupa ainsi la partie de l'Afrique qui avait été sous la domination des Carthaginois et détruisit Carthage de fond en comble avant d'y refonder une colonie, cent-deux ans après sa destruction ». La coïncidence avec le sort de Corinthe est absente : si Appien mentionne la fin de la guerre d'Achaïe, c'est uniquement pour indiquer une coïncidence chronologique entre le triomphe de Scipion Emilien et celui de L. Mummius, le vainqueur de Corinthe, « premier à triompher de la Grèce ».

Outre la cohérence du schéma historiographique de l'œuvre d'Appien, on discerne, comme l'a souligné P. Goukowsky, une conception téléologique de l'histoire tout entière, imprégnée de l'idée de dégénérescence naturelle et inéluctable de toute chose, que n'exprimaient pas Polybe, ni Diodore (Goukowsky, 2002, Notice, p. XCIII), lesquels insistaient sur la versatilité soudaine de la Fortune. C'est la raison pour laquelle Appien se distingue de Polybe, tout en s'en inspirant et en le citant : Polybe insérait la réflexion sur la fin des empires après la défaite de Persée et la soumission à Rome de la Macédoine, après l'évocation de la réflexion de Paul Emile citée plus haut, et l'excursus sur l'ouvrage de Démétrios de Phalère, *Sur la Fortune*, alertant les Macédoniens, au plus fort de leurs succès sur les Perses, de la possibilité d'un revers de Fortune et d'une semblable défaite. Pour Appien, la disparition de l'empire carthaginois était inéluctable : annoncée dès le prologue de son œuvre, elle intervient comme un exemple supplémentaire de la loi générale de la mort de toute chose. Mais en déplaçant la réflexion sur la succession des empires au moment du sac de Carthage, Appien se réapproprie ce lieu commun de la pensée gréco-romaine et l'exploite en fonction d'une autre périodisation et d'une autre lecture de l'histoire. Il prend soin en effet d'insérer des indications chronologiques sur la durée de l'empire carthaginois et lui attribue une période de 700 ans[38], qui s'appuie très certainement sur des chronographies érudites dont on n'a conservé que des traces. On sait que dès le milieu du Ier s. av. J.-C., plusieurs ouvrages avaient élaboré des chronologies des royaumes et cités antiques, chronologies souvent discordantes d'ailleurs[39] : l'empire car-

[38] Appien, *Lib.* 132.628, cité *supra*. Même durée dans le discours d'Hasdrubal : *ibid.* 51.223. Cette durée exprimée en chiffre rond correspondant à vingt générations de trente-cinq ans, figurait déjà dans le récit livien, sans lien toutefois avec la théorie des empires : Tite Live, 51.3 : *[Scipio] qui tandem expugnauit septingentesimo anno quam erat condita*) : Goukowsky, 2002, n. 10, p. 131.

[39] L'Ἀναγραφὴ Βαβυλῶνος (ou βασιλέων) καὶ θαλασσοκρατησάντων, la chronographie du Rhodien Castor, source du *Chronicon* d'Eusèbe de Césarée, attribuait à l'empire assyrien 1280 (1240) ans, contre 1070 dans la source de Velleius Paterculus.

thaginois avait ainsi, pour Appien ou sa source, une durée de vie équivalente à la moitié de celle des grands empires, Troie et le royaume assyrien, calcul et périodisation historique que l'on retrouve plus tard chez Orose, pour qui l'empire carthaginois, comme l'empire macédonien, avaient tous deux eu une durée de vie équivalente à la moitié de celle des deux grands royaumes, Babylone et Rome, ce qui faisait de Carthage un des quatre empires de la série[40]. Chez Appien la série comprend désormais non plus quatre mais six empires, incluant Troie, dont la parenté avec Rome, ancrée dans la pensée collective des Romains, était célébrée avec une nouvelle vigueur dans la propagande monétaire des Antonins, et désormais Carthage.

La différence de traitement du sac des villes semble donc être à même de révéler une lecture historique propre à chaque auteur et, sans doute aussi, à chaque période historique dans laquelle il s'inscrit. Ce traitement différencié du sac de Carthage n'est pas sans rappeler celui des sacs de Rome, dont l'exploitation a également varié dans l'historiographie. Dans la tradition littéraire latine, le sac de Rome par les Gaulois en 386 av. J.-C. est associé à un traumatisme majeur, celui du risque de disparition auquel la ville a échappé de peu. Mais il sert aussi d'exemple de la capacité de la ville à renaître, et le mythe de la catastrophe contribue au mythe de la Rome éternelle[41]. Après l'épisode traumatique de l'incendie de Rome en 64 survenu, par une étrange coïncidence qui n'a pas échappé aux Anciens, le même jour (18 juillet) que la destruction de la ville par les Gaulois[42], l'archétype du sac de Rome sert inévitablement de référence. La plupart des sources rappellent le parallèle entre les deux catastrophes, ajoutant l'allusion à la ruine de Troie, l'ancêtre de Rome selon l'idéologie et la propagande développée par les poètes augustéens, et, comme on l'a vu, le prototype du sac de ville. À l'époque impériale, la valeur universelle de la ruine de Troie dans l'imaginaire romain s'est imposée, de même que la valeur universelle et emblématique de la destruction par les flammes, qui occasionne la mise en série des incendies de villes (Guilhembet, 2012, p. 71)[43]. L'attitude de Néron face à l'incendie de Rome en 64, chantant la ruine de Troie, n'était d'ailleurs pas sans rappeler celle de Scipion citant l'*Iliade* devant Carthage en flammes, même si bien sûr leur émotion était de nature radicalement différente[44].

Si le sac de Rome dans l'imaginaire républicain et impérial fut associé à l'idée de renaissance, de nouveau cycle, et finalement d'*aeternitas*, celui de 410 a été en revanche diversement interprété dans la littérature chrétienne tardive, où il devient le symbole de la fin de l'empire, synonyme de fin du monde.

---

[40] Orose, 2.1.4-6 ; sur la relecture orosienne du Livre de Daniel et de la théorie des 4 empires, voir Arnaut-Lindet, Notice, p. L.

[41] On trouve dans Martial l'image du phénix, appliqué à Rome après un incendie : Martial, *Epigramme*, 5.7. Sur la réécriture de cette défaite, on lira avec profit la récente analyse de Engerbeaud 2017, concernant la réécriture de la défaite à Rome.

[42] Tacite, *Ann.* 15.41.3 ; Lucain, *Pharsale* 5.27-29.

[43] Dans l'imaginaire antique, la destruction par le feu est la cause de fin du monde la plus courante à côté de la destruction par l'eau et du mythe du déluge.

[44] Tacite, *Ann.* 15.39.4 : *peruaserat rumor ipso tempore flagrantis urbis inisse eum domesticam scaenam et cecinisse Troianum excidium, praesentia mala uetustis cladibus adsimulantem* : « le bruit s'était répandu qu'au moment même où la Ville était en flammes, le Prince était monté sur son théâtre domestique et avait chanté la ruine de Troie, cherchant dans le passé des comparaisons avec le désastre présent » ; aussi Suétone, *Vie de Néron*, 38 ; Cassius Dion, 62.18.1-2.

Le 24 août 410, Rome fut de nouveau prise après plusieurs jours de siège, cette fois par les Goths d'Alaric, et comme en 386 av. J.-C., les Romains furent contraints d'acheter leur salut par le paiement d'une rançon. L'épisode fait l'objet d'interprétations divergentes qui s'articulent à des conceptions historiographiques et historiques distinctes[45]. Chez l'historien chrétien Orose, qui compare plusieurs fois le sac de 410 à celui ordonné par le chef gaulois Brennus [46], la mise en série permet de démontrer que la colère divine a frappé moins durement la cité chrétienne qu'autrefois le chef gaulois, tandis que chez Augustin et Jérôme, chez qui le passage de la fin de l'empire à la fin du monde anime sa correspondance depuis les troubles de l'empire de la fin IVe s.[47], le récit du sac donne lieu à l'expression du catastrophisme de la pensée chrétienne, dans une évocation aux accents particulièrement tragiques. Le *pathos* avec lequel Augustin rapportait le sac fut même rapproché par un historien anonyme tardo-antique ou de la première époque byzantine, source du chroniqueur byzantin Georges Cédrènos, de l'émotion de Scipion Emilien devant le sac de Carthage (Roberto, 2013, p. 126) : les divers récits du sac, avec leurs interprétations divergentes, leurs échos et leurs réminiscences, illustrent à la fois la permanence des modèles jusqu'à l'époque byzantine, signe de leur universalité, mais aussi la manière particulière dont chaque auteur s'appropriait ces modèles.

CONCLUSIONS

L'épisode du sac de Carthage, et le mythe de la destruction des villes dans l'Antiquité, illustrent la pérennité, dans les mémoires antiques, des paradigmes de la chute et de la ruine des villes et la fluctuation de leurs interprétations. Ce qui a retenu notre attention, c'est la manière dont le *topos* de la destruction des villes a été exploité pour écrire l'histoire à Rome à l'époque impériale et la manière dont il s'articule aux conceptions antiques de fin du monde. S'il est sans doute banal de dire que les réécritures des récits de catastrophes sont influencées par les peurs et les angoisses contemporaines de leur auteur, force est de reconnaître qu'elles permettent aussi de saisir le poids et la signification de récits qui sont bien plus que de simples exercices de style destinés à faire la preuve de la culture et de la technique littéraire de leurs auteurs.

Chez Polybe, l'épisode s'inscrit à la fois dans le cadre d'une réflexion de philosophie politique et dans l'imaginaire de la fin des empires tel qu'il se forme au IIe s. av. J.-C. dans le monde grec. La réaction de Scipion devant la ruine de Carthage et l'analyse qu'elle suscite chez Polybe soulignent le rôle que l'historien concède à la Tychè dans le destin des cités et des États, rôle qu'avait défini peu auparavant Démétrios de Phalère dans son ouvrage *Sur la Fortune*[48]. Mais l'expansion de l'hégémonie romaine entre le IIIe et le IIe siècles av. J.-C. donne lieu aux premières réflexions sur l'impérialisme romain, dans un climat politique tendu. C'est ainsi que de cet épisode, Polybe tire aussi une leçon

[45] Voir Roberto, 2015, p. 118-120 : « le sac de Rome a été interprété par les contemporains au prisme de ces oppositions culturelles et religieuses et a suscité de ce fait des interprétations bien différentes ».

[46] *Histoire des Paiens*, II. 19.4 et 9-15 ; 7.39.37, 2.19.3-15 : comparaison du sac de Brennus et de celui de 410 ; 7.39.15-17 (même comparaison avec jalon supplémentaire : incendie de Rome par Néron).

[47] *Romanus orbis ruit : Lettres* 127.2.

[48] Polybe, 29.21.1 s'y réfère. C'est également la versatilité de la Tychè qu'évoquent les ruines de Carthage pour Marius, en exil : Plutarque, *Vie de Marius,* 40.9.

politique en soulignant, en Scipion, la nécessaire aptitude de l'homme d'État à tenir compte du caractère éphémère des succès et à en tirer modération dans l'exercice du pouvoir. Ce que traduit le récit de cet épisode chez Polybe, c'est la conscience, dans la pensée de l'élite politique, de la constitution d'un empire équivalent aux prédécesseurs, l'insertion de Rome dans la série gréco-orientale des empires et les prémisses d'une réflexion théorique sur les moyens politiques de conserver l'hégémonie, et d'éviter la chute sous les coups d'une Tychè/Fortuna que les Romains découvraient comme porteuse de malheurs[49].

Chez Appien, la chute de Carthage offre à l'historien l'opportunité de réinventer la série canonique, en y insérant l'empire carthaginois avant Rome[50]. À l'époque impériale, il ne fait plus de doute que Rome s'inscrit dans la série des empires successifs, mais la perspective de l'historien d'Alexandrie, contrairement à la littérature apocalyptique anti-romaine, est résolument favorable[51] ; l'histoire ayant fait raison de la crainte de Scipion Emilien, et l'idéologie du nouveau régime ayant, depuis Auguste, inscrit la refondation de Rome dans une éternité linéaire[52], l'épisode prend valeur de témoignage de l'*aeternitas* de l'empire. La survie de Rome aux destructions successives, sac gaulois et incendie, ancrés dans l'imaginaire collectif, pouvait donner corps à la propagande impériale et au thème de l'*aeternitas* de la ville, affirmée par les émissions monétaires originales d'Hadrien à *Roma Aeterna* et honorée au temple de Vénus et Rome (Quet, 2004 ; Estrade, 2015)[53]. Elle pouvait fixer définitivement la place de Rome à la fin de la chaîne des empires successifs et confirmer l'éternité cyclique de la ville, jusqu'à ce que le sac de Rome en 410 ne conduise à une nouvelle lecture du paradigme de la fin des empires.

Au terme de cet aperçu, il a semblé intéressant de voir comment l'hybridation du *topos* du sac des villes par celui de la succession des empires participe de l'écriture de l'histoire à Rome et, au-delà, dans ses variations et recompositions, contribue à la construction polyphonique des conceptions antiques de fin du monde.

Références

Sources

Appien, *Histoire romaine. Livre VIII. Le livre Africain*, texte et trad. Pierre Goukowsky, avec la collaboration de Serge Lancel, Paris, Les Belles-Lettres (C.U.F.), 2002.

[49] Les mutations de la divinité romaine traditionnelle Fortuna au contact de la Tychè grecque, au milieu du IIe s. av. J.-C., ont été clairement analysées par Jacqueline Champeaux (Champeaux, 1987, spéc. t. II, p. 206-207).

[50] L'épanouissement nouveau de la Carthage antonine, objet de l'évergétisme impérial, a pu ressusciter le souvenir de la gloire passée de la cité punique et justifier sa place dans la série des empires.

[51] Le motif est également développé par Aelius Aristide : *Panath.* 234, au profit de l'éternité de Rome ; chez ces deux auteurs, le motif ne comporte plus la moindre trace d'anti-romanisme (Mazza, 1996, p. 349-350).

[52] La bibliographie étant considérable sur ce thème, on renverra aux récents : Quet, 2004, spéc. p. 126, et surtout, Evans, 2008.

[53] L'épithète publique de Rome s'impose à cette date, même si le concept lui-même émerge dès époque augustéenne, dans poésie notamment, Rome étant de surcroît la seule ville à la porter : Pollmann, 2013. On peut également rappeler que l'année 121 est probablement celle qui voit la transformation des *Parilia*, la fête agraire traditionnelle célébrée le 21 avril, en *Natalis Dies* de Rome.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines. Introduction Générale et Livre I*, texte et trad.Valérie Fromentin, Paris, Les Belles-Lettres (C.U.F.), 1998.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique. Fragments. Livres XXVII-XXXII*, texte, trad. et comm. Pierre Goukowsky, Paris, Les Belles-Lettres (C.U.F.), 2012.

Orose, *Histoires (Contre les Païens). Livres I-III*, texte et trad. Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles-Lettres (C.U.F.), 1990.

Orose, *Histoires (Contre les Païens). Livre VII*, texte et trad. Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles-Lettres (C.U.F.), 1991.

Polybe, *Histoire*, trad. Denis Roussel, Paris, Gallimard, 2003 (2e éd. revue).

Bibliographie

ALONSO-NÚÑEZ José Miguel (1989), « Aemilius Sura », *Latomus* 48, p. 110-119.

AMBAGLIO Dino (1985), « Il pianto dei potenti : rito, topos, storia », *Athenaeum* 73, p. 359-372.

ANDO Clifford (2009), « Narrating Decline and Fall », dans Rousseau & Raithel, p. 59-76.

ASTIN Alan Edgar (1967), *Scipio Aemilianus*, Oxford, Oxford University Press.

ASTIN Alan Edgar (1967), « Scipio's Tears at Carthage», *Ibid.*, p. 282-287.

BARRANDON Nathalie (2018), *Les massacres de la République romaine*, Paris, Fayard.

BERTRAND Estelle & COMPATANGELO-SOUSSIGNAN Rita (éds), 2015, *Cycles de la Nature, Cycles de l'Histoire. De la découverte des météores à la fin de l'Age d'or*, Bordeaux, Ausonius, Scripta Antiqua 70.

BRIQUEL Dominique (1995), « *Pastores Aboriginum* (Justin 38, 6, 7) : à la recherche d'une historiographie grecque anti-romaine disparue », *Revue des Études Latines* 73, p. 44-59.

BRIQUEL Dominique (2008), *La prise de Rome par les Gaulois. Lecture mythique d'un événement historique*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne.

CHAMPEAUX Jacqueline (1987), *Fortuna. Le culte de la Fortune dans le monde romain. II. Les transformations de Fortuna sous la République*, Rome, École Française de Rome, Collection de l'École Française de Rome 64.

CHAPOT Frédéric (éd.) (sous presse), *Les récits de la destruction de Jérusalem (70 ap. J.-C.) : contextes, représentations et enjeux, entre Antiquité et Moyen Âge,* Turnhout, Brepols.

CHAPOT Frédéric et VIX Jean-Luc (sous presse), « Le motif littéraire de la destruction des villes », dans Frédéric Chapot (éd.) (sous presse).

CHAUVOT Alain (sous presse), « La destruction » de villes dans l'Antiquité romaine », dans Frédéric Chapot (éd.) (sous presse).

DELCOR Mathias (1988), « La prophétie de Daniel dans la littérature apocalyptique juive et chrétienne en référence spéciale à l'Empire romain », dans *Populi e spazio romano tra diritto e profezia*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, p. 11-24.

DESIDERI Paolo (2002), « La distruzione di Cartagine : periodizzazioni imperiali tra Polibio e Posidonio », *Rivista Storica Italiana* 114, p. 738-755.

DI BERARDINO Angelo, PILARA Gianluca & SPERA Lucrezia (éds.) (2012), *Roma e il sacco del 410 : realtà, interpretazione, mito*, Rome, Institutum Patristicum Augustinianum.

ENGERBEAUD Mathieu (2017), *Rome devant la défaite,* Paris, Les Belles-Lettres - Ministère des Armées.

EVANS Rhiannon (2008), Utopia antiqua. *Readings of the Golden Age and Decline at Rome*, Londres, New-York, Routledge.

FENTRESS Elizabeth (éd.) (2000), *Romanization and the City: Creation, Transformations and Failures*, (Journal of Roman Archaeology, Supplement 38), Portsmouth, Journal of Roman Archaeology, Supplementary Series, 38.

FERRARY Jean-Louis (1988), *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, Rome, École Française de Rome, Bibliothèques des écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 271.

FERRARY Jean-Louis (2003), « Le jugement de Polybe sur la domination romaine : état de la question », dans Yanguas & Torragaray Pagola, p. 15-32.

FUHRER Thérèse (2015), « Déchéance – échecs – régénération », dans Bertrand et Compatangelo-Soussignan, p. 189-198.

GABBA Emilio (1974), « Storiografia greca e imperialismo romano (III-I sec a.C.) », *Rivista Storica Italiana* 86, p. 625-642.

GILLI Patrick & GUILHEMBET Jean-Pierre (éds.) (2012), *Le châtiment des villes dans les espaces méditerranéens (Antiquité, Moyen Age, Epoque moderne)*, Turnhout, Brepols.

GUELFUCCI Marie-Rose (2009), « Troie, Carthage et Rome : les larmes de Scipion », dans Fartzoff Michel *et al.* éd., *Reconstruire Troie. Permanence et Renaissance d'une cité emblématique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 407-424.

GUILHEMBET Jean-Pierre (2012), « Plutarque et le châtiment des villes dans les *Vies Parallèles* », dans Gilli & Guilhembet (éds), p. 67-86.

HARICH-SCHWARZBAUER Henriette & POLLMANN Karla (éds.) (2013), *Der Fall Roms und seine Wiederauferstehungen in Antike und Mittelalter*, Berlin, W. de Gruyter.

HARRIS William V. (1985), *War and Imperialism in Republican Rome, 327-70 BC*, Oxford, Clarendon Press.

HUET Valérie (2012), « Images et imaginaires de la ville châtiée », dans Gilli & Guilhembet (éds), p. 49-66.

HOSTEIN Antony (2006), « *Lacrimae Principis.* Les larmes du prince devant la cité affligée », dans Quet (éd.), p. 211-234.

HURLET Frédéric & MÜLLER Christel (2017), « (Re)fondation et colonies romaines. Regards croisés sur Carthage et Corinthe », dans Philippe Gervais-Lambony, Frédéric Hurlet et Isabelle Rivoal (éds.), *(Re)fonder. Les modalités du (re)commencement dans le temps et l'espace*, Paris, Éditions De Boccard, p. 93-120.

JAMES Sarah A. (2014), "The last of the Corinthians: society and settlement from 146 to 44 BCE", dans Friesen Steven J., James Sarah A. & Schowalter Daniel N. (éds), *Corinth in Contrast: studies in inequality,* Leiden, Boston, Mass., Brill, p. 17-37.

KRINGS Véronique (1989), « La destruction de Carthage. Problèmes d'historiographie ancienne et moderne », dans Devijver Hubert & Lipinski Edward (éds.), *Punic wars*, Louvain, Peeters, p. 329-344.

LANCEL Serge (1992), *Carthage*, Paris, Fayard.

LASSÈRE Jean-Marie (1977), *Ubique populus*, Paris, Éditions du CNRS.

MAZZA Mario (1996), « Roma e i Quattro Imperi. Temi della propaganda nella cultura ellenistico-romana », *Studi e Materiali di Storia delle Religioni* 62, p. 315-350.

MENDELS Doron (1981), « The Five Empires: a Note on a Propagandistic Topos », *American Journal of Philology* 102, p. 330-333.

MOMIGLIANO Arnaldo (1980), « Daniele e la teoria greca della successione degli imperi », *Rendiconti dell'Acadaemia del Linceo* 35, p. 157-162.

NISKANEN Paul V. (2004), *The Human and the Divine in History: Herodotus and the Book of Daniel*, Londres-New York, T&T Clark.

PAUL Georges M. (1982), "*Urbs capta*: Sketch of an Ancient Literary Motif", *Phoenix* 36, p. 144-155.

PETRAIN David (2014), *Homer in stone, the* Tabulae Iliacae *in their Roman Context*, Cambridge, Cambridge University Press.

POLLMANN Karla (2013), « The Emblematic City: Images of Rome before A.D. 410 », dans Harich-Schwarzbauer & Pollmann (éds.), p. 11-36.

PURCELL Nicholas (1995), « On the sacking of Carthage and Corinth », dans Innes Doreen C., Hine Harry M. & Pelling Christopher B.R. *Ethics and rhetoric: classical essays for Donald Russell on his seventy-fifth birthday,* Oxford, p. 133-148.

QUET Marie-Henriette (2004), « L'*aureus* au zodiaque d'Hadrien, première image de l'éternité cyclique dans l'idéologie et l'imaginaire temporel romains », *Revue de Numismatique* 160, p. 119-154.

QUET Marie-Henriette (éd.) (2006), *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités, ruptures*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

ROBERTO Umberto (2015), *Rome face aux Barbares. Une histoire des sacs de la Ville,* (trad. fr.), Paris, Points (éd. italienne, Rome, 2012).

ROBERTO Umberto (2013), « Alarico e il sacco di Roma nelle fonti dell'Oriente romano », dans Harich-Schwarzbauer & Pollmann, p. 109-130.

ROBINSON Betsey A. (2012), "Good luck from Corinth: a mosaic of allegory, athletics, and city identity", *American Journal of Archaeology* 116, p. 105-132.

ROMANO David G. (2000), « A Tale of Two Cities: Roman Colonies at Corinth », dans Fentress, p. 83-104.

ROUSSEAU Philipp & RAITHEL Jutta (éds) (2009), *A Companion to late Antiquity,* Chichester-Oxford-Malden, Wiley-Blackwell.

SWAIN Joseph D. (1940), "The theory of the four monarchies opposition history under the Roman empire", *Classical Philology* 35, p. 1-21.

SQUIRE Michael (2011), *The* Iliad *in a Nutshell: visualizing Epic on the Tabulae Iliacae,* Oxford, Oxford University Press.

WISEMAN James R. (1979), « Corinth and Rome I: 228 BC-AD 267 », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II/7.1, Berlin, Éditions De Gruyter, p. 438-548.

YANGUAS Juan Santos & TORRAGARAY PAGOLA Elena (éds.) (2003), *Polibio y la peninsula iberica*, Vitoria-Gasteiz: Universidad del País Vasco, Facultad de Filología, Geografía e Historia, Departamento de Estudios Clásicos.

ZECCHINI Giuseppe (2003), « Polibio tra Corinto e Numanzia », *in* Yanguas & Torragaray Pagola, p. 33-42.

Pour citer cet article : Estelle Bertrand, « Les larmes de Scipion, la destruction des villes et la fin des empires dans l'Antiquité : lectures antiques des catastrophes », *Récits et représentations d'apocalypses*, Paul-André Claudel & Frédéric Le Blay (dir.), *Atlantide*, n° 11, 2020, p. 22-38, http://atlantide.univ-nantes.fr

ISSN 2276-3457

Atlantide est une revue numérique en accès libre, destinée à accueillir des travaux académiques de haut niveau dans le domaine des études littéraires, sans restriction de période ni d'aire culturelle. *Atlantide* reflète la diversité des travaux du laboratoire L'AMo (« L'Antique, le Moderne », Équipe d'Accueil EA-4276 de l'Université de Nantes) et de ses partenaires, qui œuvrent à la compréhension de notre histoire littéraire et culturelle.Sous le double patronage de Platon et Jules Verne – l'aventure de la modernité cherchant son origine dans le mythe immémorial – elle a pour ambition de redécouvrir et d'explorer les continents perdus des Lettres, au-delà du *présentisme* contemporain (François Hartog). Les articles sont regroupés dans des numéros thématiques. Toutefois, certains articles, hors numéros thématiques, pourront être publiés dans une rubrique de « Varia ».
Les travaux adressés pour publication à la revue sont soumis de manière systématique, sous la forme d'un double anonymat (principe du *double blind peer review*) à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial.
La revue *Atlantide* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution. Utilisation Commerciale Interdite.

Comité de direction
Eugenio Amato (PR, Université de Nantes et IUF)
Nicolas Correard (MCF, Université de Nantes)
Chantal Pierre (MCF, Université de Nantes)

Comité de rédaction
Mathilde Labbé (MCF, Université de Nantes)
Christine Lombez (PR, Université de Nantes et IUF)
Lucie Thévenet (MCF, Université de Nantes)

Secrétariat de rédaction
Jérémy Camus (Docteur, Université de Nantes)
Matteo Deroma (Docteur, Université de Nantes)
Pauline Giocanti (Doctorante, Université de Nantes)
Sylvie Guionnet (IGE, Université de Nantes)

ISSN 2276-3457
http://atlantide.univ-nantes.fr